

L'hôtel particulier

GRIGORY SLOUJITEL

*S'il m'était donné d'avoir encore un enfant,
je voudrais confier son destin à cet établissement.*
Inscription de Clementine Churchill
dans le *Livre d'or* de la maternité Clara Zetkine

J'e l'avoue, dès le début j'ai été doué d'une particularité rare chez mes congénères: j'ai vu le monde qui nous entoure avant même d'y faire mon entrée. Ou plus exactement, non pas le monde, mais ces appartements temporaires qu'on nomme les entrailles maternelles. A quoi les comparer? C'était... c'était comme se trouver à l'intérieur d'une orange chaude et palpitante. A travers de troubles parois micacées, je pouvais discerner les silhouettes de mes sœurs et de mon frère. Et je n'étais pas certain, alors, qu'ils ne fussent pas moi. Car il n'y avait encore aucun moi. Mais ce qu'était cette chose qui n'était même pas moi, j'ai bien du mal à le dire.

De quelque part au loin me parvenait un grondement. Un grondement qui me paraissait inamical. J'essayais même, parfois, de me boucher tant bien que mal les oreilles avec mes pattes. Ou plus exactement, ce qu'étaient alors mes oreilles avec ce qu'étaient mes pattes. Il faut dire que mes pattes, alors, se distinguaient peu de mes oreilles, et que mes oreilles se distinguaient mal de ma queue. D'ailleurs, de manière générale, peu de choses alors se distinguaient de quoi que ce soit. Tout était uniforme et chaud. Tout était tout. Merveilleuse indistinction. Rien ne se connaissait, et rien n'avait de nom.

Bien entendu, je ne comprenais pas que je grandissais. Au lieu de cela, je pensais que mon refuge rétrécissait. Je passais mon temps tout à fait gaiement et, si l'on m'avait donné le droit de choisir, le plus probable est que j'aurais préféré rester. Cela dit à présent, il m'a souvent semblé, après ma naissance, ne jamais avoir quitté mon enveloppe utérine. Toujours est-il que pour une raison inconnue, il Lui était nécessaire que cette terre fût foulée par quatre pattes de plus, que ce monde fût scruté par une paire d'yeux de plus (qui ont vu clair, comme on l'a dit, avant le terme fixé), et que pour la trillionième et une fois, une certes petite, mais très efficace pelote de cervelle de chat tentât de réorganiser mentalement tout cela.

Mais il semble que j'aie un peu anticipé¹. Permettez que je décrive les conditions qui entourèrent le petit matin de ma vie.

Ainsi, maman se délivra de moi, de mon petit frère et de mes deux petites sœurs en juin. La mise bas se déroula facilement et rapidement: ayant ressenti les premiers signes du travail, elle se faufila sous une Zaporozjets² recouverte d'une bâche et se prépara à attendre. La Zaporozjets était restée au même endroit pendant de longues années, l'asphalte sous ses roues s'était affaissé, et sa housse en grosse toile était percée par endroits. La Zaporozjets n'avait plus ni volant, ni sièges, ni phares, ni cendrier, ni pédales, ni manettes pour lever les vitres, ni autres organes internes. Elle était plantée là, dévorée et dépouillée comme la carcasse d'un animal sauvage en forêt. Où était donc son propriétaire à présent? Voilà ce à quoi pensait ma maman en attendant le début de la mise bas. Il tombait un petit crachin tiède, mais avant qu'il cesse, nous étions nés.

Le monde ne tressaillit pas à mon arrivée, les cloches de la voûte céleste ne se mirent pas à sonner. A propos de voûte céleste. A la campagne, cet été-là, des tourbières étaient en flammes, et le ciel était couvert de smog jaune. Mais d'autre ciel je ne connaissais pas, par conséquent il me paraissait de toute beauté. Et soudain, à travers ce brouillard, surgirent les contours du musée de maman.

Maman portait le joli nom de Gloria. Elle était toute jeune. Elle avait un pelage court et lisse, gris foncé. Dans ses yeux bleus étaient fichés des points qui s'agrandissaient et noircissaient à l'instant de la colère ou du danger. Au-dessus de son sourcil droit passait une ligne blanche oblique, qui conférait à tout son être une sorte d'expression tragique. Ses moustaches étaient longues, entières – maman a toujours su prendre soin d'elle-même, y compris pendant les périodes les plus dures. Elle flaira et lécha soigneusement chacun d'entre nous. Ensuite, elle débarrassa l'arrière-faix et, l'un après l'autre, nous transporta dans un carton à bananes préparé à l'avance. Pareils à des bonbons Montpensier agglutinés, nous vagissions doucement et nous pâmons d'aise au soleil. Ô, mon carton! Mon berceau, garni de duvet de peuplier, embaumant les bananes Chiquita un rien pourries. Creuset de mes rêveries, de mes

espérances et terreurs enfantines, et cætera, et cætera. Jouissant du privilège de voir, je devançai les autres chatons: ayant élu ma tétine préférée (la gauche sur la deuxième rangée), je m'y accrochai aussitôt. Maman me repoussa délicatement de sa patte arrière et me demanda:

-- Ça alors, fiston, on dirait que tu me vois, pas vrai? Tu me vois?

-- Oui, Maman! Je ne vais pas te mentir, je te vois très bien. On pourrait même dire, parfaitement bien! répondis-je en me remettant à têter de plus belle. Maman devint songeuse.

-- Ce n'est pas normal pour un chat.

J'avalai encore une gorgée, m'essuyai les lèvres sur le duvet de maman et lui répondis:

-- Oui, Maman, tu as parfaitement raison! Ce n'est pas normal pour un chat! Il me semble que la nature en a disposé ainsi afin de confirmer une fois de plus, par cette exception particulière, la règle valable pour tous les chats!

-- Tu es sûr, fiston?

-- Non, Mamounette, pas sûr du tout.

Une fois repu, je me couchai sur le flanc et me mis à penser. Il n'est pas bon qu'un chat, même âgé de quelques heures seulement, se promène sans nom.

-- Maman, comment est-ce que je m'appelle?

Après un instant de réflexion, elle m'annonça que je m'appelais Saviély³. Pourquoi me prénomma-t-elle Saviély? Je l'ignore. Probablement en l'honneur de son séré préféré à 3% «Savvouchka⁴», dont elle s'était nourrie pendant toute sa gestation. Ce séré était déposé dans l'arrière-cour du magasin ABK⁵ par la caissière Zina, et maman disait que cela nous avait empêchés de mourir de faim. En signe de reconnaissance vis-à-vis de cette femme qui aimait les chats, elle appela l'une de mes petites sœurs Zina, et donna à l'autre le prénom d'ABK. Quant à mon frère, on n'eut pas le temps de lui donner un nom, parce que... En fait, il n'eut même pas le temps de comprendre qu'il était né. Et peut-être que de son point de vue (à supposer qu'il en eût un), tout était bien ainsi. Quand on est encore si proche d'une extrémité du non-être, l'autre extrémité n'est pas aussi effrayante que cela. Car la peur, c'est le pressentiment de la perte, et qui ne possède rien encore n'a rien à redouter. Je pense que même maman comprenait cela, et que pour cette raison, la mort de son fils ne fut pas pour elle une tragédie. Elle s'adressa à la brigade funéraire des taupes, et celles-ci livrèrent mon frère à la terre dans le jardin près du grand peuplier. La vie d'un chat est brève. Le destin nous caresse toujours à rebrousse-poil.

Ma vie commença au cœur du vieux quartier marchand de la Taganka, dans la ruelle Chelapoutinski, sur la rive haute de la Iaouza⁶. Notre carton était accoté au vieil hôtel particulier des Morozov. Oui, mon célèbre homonyme⁷ – négociant, amateur de théâtre et suicidé – est le rejeton de cette lignée-là. Au début du nouveau millénaire, ce bâtiment du XIX^e siècle était complètement décati et délabré. Sur la façade pendait un filet de construction déchiré, les fenêtres étaient noires de suie à cause des incendies qui avaient fait rage. Un couple de freux avait jeté son dévolu sur le grenier. La lucarne ronde du fronton était délicatement soutenue sur les côtés par deux cupidons bien potelés, et les freux, quand ils tendaient leurs becs à l'extérieur, avaient tout d'un médaillon de famille. Une ribambelle de nymphes courait en sautillant sur la frise demeurée intacte par endroits. Deux satyres débridés poursuivaient les nymphes sans pouvoir les rattraper. La tête et le pipeau d'un des satyres étaient tombés depuis belle lurette, et une nymphe avait perdu un pied et un genou dans sa course. Le sujet folâtre du relief contrastait quelque peu avec l'affectation du bâtiment, qui avait été du temps des Morozov un hospice destiné à toutes les couches sociales, et sous le régime soviétique, une maternité du nom de Clara Zetkine⁸. L'hôtel particulier était ceint d'une grille en fer forgé ventrue, et des chênes tendaient leurs branches à travers les barreaux tels des prisonniers affamés languissant après une écuelle de soupe claire.

¹ D'une manière générale, ce récit pêche par de fréquentes digressions anticipatoires ainsi que, inversement, par des flash-backs nostalgiques larmoyants déplacés, au détriment de l'intrigue et du bon sens. (N.d.A.)

² Marque de voiture construite en Ukraine soviétique à partir de 1958 (et jusqu'en 1994). (N.d.T.)

³ La transcription des noms propres a été adaptée à l'usage du français pour faciliter la prononciation. (N.d.T.)

⁴ «Savvouchkine» est une marque biélorusse de produits laitiers, très répandue en Russie. «Savvouchka» est le diminutif affectueux du prénom Saviély. (N.d.T.)

⁵ Chaîne de supermarchés moscovite. (N.d.T.)

⁶ Rivière de 48 km de longueur, qui prend sa source au nord-est de Moscou et se jette dans la Moskova au centre-ville. (N.d.T.)

⁷ Il s'agit de Savva (diminutif de Saviély) Timofeïévitch Morozov, homme d'affaires et mécène, né en 1862 à Zouïévo et décédé en 1905 à Cannes. (N.d.T.)

⁸ Clara Zetkine (1857-1933) était une révolutionnaire allemande, figure historique du féminisme socialiste. (N.d.T.)

Début du roman «Dni Savelia» (Les Jours de Saviély), traduit du russe par Chloé Varrin.

biblio

Dni Savelia

Roman, Ed. AST, Moscou, 2018.

Tchaïka

Récit paru dans le recueil *Ptitchny Rynok*, Ed. AST, Moscou, 2019.



PHOTO TATIANA DZELSKALÉI

bio

GRIGORY SLOUJITEL est né en 1983 à Moscou. Il est diplômé de l'École internationale de cinéma de Moscou et de la filière «mise en scène» de l'Académie russe des arts du théâtre (GITIS). Il travaille comme comédien au Studio d'art théâtral (STI) de Moscou et chante au sein du groupe O'Casey. Il a joué dans de nombreuses pièces de théâtre ainsi que dans des films. *Dni Savelia* (Les Jours de Saviély), paru en 2018, est son premier roman. En 2019, il a remporté le prix littéraire «lasnaïa Poliana» dans la catégorie «Choix des lecteurs» et s'est classé deuxième dans les deux catégories (jury et lecteurs) du grand prix littéraire «Bolchaïa Kniga».

CHLOÉ VARRIN est née en 1976 à Bienne et vit à Versoix. Elle est titulaire d'une licence en Lettres de l'université de Lausanne et d'un Master en traduction de l'École de traduction et d'interprétation de Genève (aujourd'hui FTI). Après avoir travaillé plusieurs années comme restauratrice de films à la télévision suisse, elle a changé de voie pour devenir traductrice en 2012. Elle travaille aujourd'hui en free-lance en tant que traductrice du russe, de l'allemand et de l'anglais. Pour cet extrait, elle a bénéficié du mentorat de Marion Graf. Chloé Varrin détaille sur notre site les défis et les choix auxquels cette traduction l'a confrontée. **CVI**

www.cvi-traductions.com

Entre le début du travail de Chloé Varrin et la publication de cet article, les droits ont été achetés par les Éditions des Syrtes, qui n'étaient pas au courant de l'existence du projet initié par notre traductrice et publieront le roman en 2022 dans une traduction de Maud Mabillard.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Plttard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch.